

■ **Conflits internationaux** (<https://reseauinternational.net/category/articles/conflits-internationaux/>)

/ 1 août 2026 / Réseau International (<https://reseauinternational.net/author/avic/>)

/ No Comment (<https://reseauinternational.net/comment-les-anti-imperialistes-copient-la-haine-anti-arabe-de-lempire/#respond>)

Comment les anti-impérialistes copient la haine anti-arabe de l'Empire

«Arabe» – Le mot réservé à l'échec

par Karim

Si votre vocabulaire fait la part belle à l'«esclave arabe du Golfe», mais ignore complètement le «révolutionnaire arabe algérien», la «fermeté arabe palestinienne» ou la «résistance arabe yéménite», c'est qu'il y a un grave problème.

Il y a quelque chose qui me dérange profondément ces derniers temps. Une habitude verbale, présente dans certains médias anti-impérialistes, qui mérite davantage d'attention. Une fois qu'on la remarque, difficile de l'ignorer : le mot «Arabe» s'impose avec le plus d'assurance lorsqu'il s'agit de décrire quelque chose de honteux ou de négatif.

Un monarque du Golfe embrasse Washington. Un autocrate signe un accord de normalisation. Un prince pose aux côtés des puissants, des corrompus ou des dépravés. Soudain, tout le monde se souvient que ces hommes sont arabes. Le mot se charge alors de porter tout le poids moral de la scène. Il en vient à signifier soumission, décadence, lâcheté politique.

On les appelle monarchies arabes, autocraties arabes, Arabes du Golfe, esclaves arabes.

Mais le discours change radicalement lorsqu'il s'agit de résistance.

Résistance arabe (?)

Les combattants d'Ansarallah, qui ont survécu à des années d'assauts menés par l'une des coalitions militaires les mieux financées au monde et qui ont par la suite perturbé le trafic maritime en mer Rouge, sont réduits à l'étiquette de «Houthis» (ou «le type à capuche» de Scott Ritter), une étiquette tribale qui les détache de toute identité plus large. La résistance libanaise est analysée à travers le prisme du soutien iranien, de la doctrine chiite ou des stratégies régionales. On parle peu de leur identité arabe. Ces hommes et ces femmes héroïques qui ont passé des décennies à enterrer leurs proches, à reconstruire leurs maisons et à refuser de partir puisent leur force dans le «Sumud», une forme de persévérance, de résistance et de courage typiquement arabe.

On parle de Gaza à travers le prisme de la nation palestinienne, de l'islam, de l'occupation et du colonialisme. Toutes ces descriptions sont pertinentes. Pourtant, le mot «arabe» est étrangement absent. Pire encore : les Occidentaux projettent leurs préjugés raciaux sur l'Asie occidentale et vous reprochent d'affirmer que les Palestiniens sont arabes. Demandez à un Palestinien, leur dis-je. Demandez à Laith Marouf s'il est arabe ou non.

C'est la même histoire que j'entends en tant qu'homme à moitié algérien. Les Occidentaux m'affirment avec assurance que «les Algériens ne sont pas arabes». Ce sont des «Berbères», paraît-il. Mais si vous parlez arabe et que vous vous imprégnez de la culture arabe, malgré son immense diversité, vous êtes arabe. Oui, cela signifie qu'on peut être un Arabe berbère, ou un Berbère arabe, peu importe. Mon défunt père était d'ailleurs berbère, et il se disait fier d'être arabe. Les ethnies (ou pire : les races) fondées sur les gènes appartiennent à l'imaginaire colonial européen racialisant, et non aux personnes qu'elles catégorisent.

Un schéma se dessine clairement : «Arabe» est un mot réservé à l'échec. Et toute tentative de se le réapproprier pour évoquer le courage, la résistance ou la persévérance suscite l'intervention des Occidentaux. Ces exemples positifs, insistent-ils, ne comptent tout simplement pas comme une identité arabe.

Cette absence est importante. L'identité arabe devient visible lorsqu'il y a de l'humiliation à infliger et invisible lorsqu'il y a du courage à reconnaître.

Terroristes décapiteurs

Il ne s'agit pas simplement d'une incohérence de formulation. En tant que psychologue, je peux vous affirmer que, répété à l'envi, ce terme contribue à forger un récit racial. Il construit un schéma mental négatif et figé autour du mot «Arabe». Arabe devient synonyme de capitulation : dirigeants arabes du Golfe, dictatures arabes, normalisation arabe, corruption arabe. La résistance, quant à elle, se voit attribuer un autre nom : palestinienne, yéménite, libanaise, islamique, chiite, anticoloniale, bref, tout sauf arabe.

Ce procédé suit la même logique qui a conduit Hollywood à créer, dans l'imaginaire collectif, l'image négative de l'Arabe barbu, agressif et



dépravé. Sans surprise, les milices dites «islamistes» d'Occident et d'Israël (comme Daech) sont des caricatures vivantes des Arabes véhiculées par Hollywood. Elles ont été créées par et pour l'esprit occidental, servant d'alibi idéal à l'impérialisme américain en Asie occidentale.

(<https://i0.wp.com/reseauinternational.net/wp-content/uploads/2026/08/image.jpeg?ssl=1>)

La prophétie autoréalisatrice : la représentation des Arabes comme des extrémistes violents par Hollywood depuis des décennies (à gauche) présente une ressemblance frappante avec l'imagerie de propagande de Daech (à droite). Ce n'est pas un hasard : ces images parallèles représentent les deux faces d'une même pièce impériale, où les stéréotypes déshumanisants de la culture populaire contribuent à fabriquer le consentement aux interventions militaires, tandis que les groupes militants soutenus par l'Occident incarnent et renforcent ces mêmes caricatures.

Le problème n'est pas l'inexactitude de ces identités plus spécifiques, mais l'asymétrie. L'«arabité» n'acquiert de sens politique que lorsqu'elle est associée à l'échec.

C'est ainsi que fonctionne souvent le racisme. Il s'approprie les conditions engendrées par l'histoire, les classes sociales, la coercition et l'interventionnisme étranger, puis les transpose discrètement au sein d'un peuple. La dégradation politique se transforme alors en une habitude ethnique. La conduite des dirigeants devient une preuve à charge contre tous ceux qu'ils prétendent représenter. Les puissances extérieures, ayant contribué à créer cette situation, disparaissent opportunément du paysage médiatique.

La même opération a été appliquée au mot «terroriste». Pendant des décennies, à force d'être répété dans les journaux télévisés, les discours politiques et les films hollywoodiens, ce mot s'est insidieusement fusionné avec l'identité arabe et musulmane, jusqu'à ce que l'association paraisse naturelle, voire évidente. Parallèlement, il a été tout aussi systématiquement dissocié de la blancheur. Les hommes blancs qui ont perpétré des attentats à la bombe contre des bâtiments fédéraux, des massacres dans des églises ou des nettoyages ethniques de populations entières se sont vu accorder la dignité d'une pathologie individuelle : un loup solitaire, un déséquilibré mental, un conflit familial qui a mal tourné. La connotation négative ne s'est pas inscrite dans leur identité. Elle s'est dissipée dans leur biographie. Pour l'Arabe ou le Musulman, une telle clémence n'existait pas. Chaque acte de violence confirmait une vérité déjà présumée concernant le groupe, et chaque confirmation facilitait la présomption suivante. Ce n'est pas un hasard. C'est ainsi que se maintient une catégorie raciale : en veillant à ce que ses connotations négatives soient constamment ravivées, tandis que toute preuve contraire est discrètement requalifiée.

La profondeur de ce conditionnement devient visible même dans des espaces qui se considèrent comme marginaux. Des journalistes indépendants, qui ne reproduiraient jamais un communiqué de presse du Pentagone, emploient pourtant, presque instinctivement, l'expression «terroriste décapiteur» pour décrire Ahmad al-Jolani, devenu al-Charia, l'actuel dirigeant syrien. Ces mêmes commentateurs qui appliquent un scepticisme rigoureux aux récits occidentaux ne s'interrogent pas sur les raisons pour lesquelles cette expression s'applique si facilement à cet homme, tandis que des figures responsables d'atrocités bien plus graves et documentées s'expriment sans être entravées par un langage équivalent.

Certes, Al-Sharaa a des liens avec Al-Qaïda. Devinez quoi ? L'empire américain aussi. Trump, Netanyahu, Blair — architectes d'invasions, de sièges et de massacres de civils — sont analysés, critiqués, contextualisés, voire condamnés, mais on ne les qualifie pas de «coupeurs de têtes». On ne les définit pas par leurs actes de sauvagerie. L'expression leur est étrangère. Et c'est précisément là le problème : la répulsion viscérale, presque physique, que les termes «coupeur de têtes» et «terroriste» sont censés susciter ne provient pas d'un bilan froid des victimes. Elle provient du visage arabe qui se cache derrière cette étiquette. Si l'on fait abstraction de ce visage, le langage perd toute sa force. Le journaliste bien intentionné qui l'emploie n'a pas échappé à ce conditionnement. Il n'a simplement jamais eu l'occasion de le remettre en question.

Si votre vocabulaire vous permet de parler d'«esclave arabe du Golfe» mais pas de révolutionnaire arabe algérien, de fermeté arabe palestinienne ou de résistance arabe yéménite, alors il y a un grave problème. Il ne s'agit pas d'une analyse anti-impérialiste, mais de la reproduction de la culture impériale sous un jour plus en vogue.

Esclaves blancs

Le double standard devient flagrant dès que l'Europe entre en jeu.

Les gouvernements européens s'alignent systématiquement sur Washington, même lorsque cela impose de lourdes conséquences à leurs populations. Ils acceptent l'infrastructure militaire américaine sur leur territoire et présentent cet arrangement comme une mesure de sécurité collective. Ils participent à des guerres sans aucun bénéfice pour leurs citoyens. Ils appliquent des politiques de sanctions,  achètent des armes, répriment violemment leurs propres citoyens qui protestent contre un génocide et réorganisent leur politique

étrangère en fonction de priorités largement définies ailleurs. Et, cerise sur le gâteau, ils laissent Netanyahu, recherché par la CPI, survoler leur territoire sans encombre.

Pourtant, on n'en parle presque jamais comme d'un défaut ethnique. Personne ne parle d'«autocratie blanche». Keir Starmer n'est pas qualifié d'«esclave blanc de l'empire». On peut condamner ce comportement, mais la blancheur elle-même n'est pas remise en question.

Avec les Arabes, la distinction s'estompe. La collaboration d'une classe dirigeante est érigée en caractéristique d'un peuple, d'une ethnie. Les crimes des monarques, des généraux et des hommes d'affaires sont présentés comme s'ils révélaient un aspect fondamental de la civilisation arabe. La critique politique se mue en mépris ethnique, souvent sans que l'orateur ne s'en rende compte.

Le même problème se pose dans les discussions autour de Jeffrey Epstein et de l'élite mondiale qui l'entourait. Les hommes puissants associés à ce monde provenaient de différents continents, religions et traditions d'héritage. Ce qui les unissait n'était pas l'appartenance ethnique, mais le pouvoir de classe, l'accès aux informations, le secret et une quasi-impunité. Le fait que ces hommes soient en grande majorité blancs et juifs n'est jamais mentionné. Imaginez s'ils avaient été pour la plupart arabes.

Perses

Une autre manifestation de ce même phénomène se retrouve dans l'opposition systématiquement construite entre Arabes et Perses. Cela exige une honnêteté préalable : les Iraniens sont eux-mêmes victimes d'un racisme et d'une discrimination graves, stéréotypés, sanctionnés et systématiquement réduits à une seule image menaçante, ce qui mérite d'être pleinement examiné. Mais quelque chose de distinct se produit lorsque les deux peuples sont placés dans le même cadre.

La Perse (et il est révélateur que le nom antique et romancé soit préféré à l'Iran) est dépeinte comme cultivée, disciplinée, stratégiquement patiente, possédant une civilisation suffisamment ancienne pour inspirer une sorte de respect à contrecœur. L'Arabe est présenté comme tribal, impulsif, politiquement immature, cédant constamment à la passion ou à la pression étrangère.

C'est la politique du «diviser pour mieux régner», l'un des plus vieux instruments de l'arsenal colonial, et elle fonctionne car elle offre une forme d'ivresse à la partie temporairement mise en avant. Nombre d'Iraniens ont intégré cette distinction et la perpétuent activement, traçant la ligne de démarcation entre eux et les Arabes avec une précision qui satisferait n'importe quel administrateur colonial.

Ce qu'ils ne voient pas, c'est que cette soif d'approbation occidentale est en elle-même la blessure. Avoir besoin de la validation de ceux qui ont imposé la hiérarchie, c'est accepter sa propre infériorité.

Les puissances impériales ont maintes fois exploité les divisions entre Arabes et Perses dans leur lutte pour le pétrole, les territoires, l'influence et les États clients stratégiques. Les Néerlandais ont agi de même entre Moluquois et Indonésiens : frères et sœurs partageant la même région d'Asie du Sud-Est. Le fait que cette dichotomie circule aujourd'hui dans les espaces anti-impérialistes montre combien il est facile pour les préjugés hérités de perdurer lorsqu'ils servent une nouvelle alliance.

L'Iran, en tant que pays, déconstruit cette dichotomie. Il ne s'agit pas d'un État ethnique perse aux frontières bien définies. C'est un pays et une civilisation multiethniques, abritant Azéris, Kurdes, Arabes, Baloutches, Lors, Turkmènes et bien d'autres. La population arabe du Khuzestan, à elle seule, se compte en millions. Ces communautés vivent ensemble depuis des siècles, dans des conditions diverses, tantôt pacifiquement, tantôt dans un climat de conflits violents.

Parler des «Perses» et des «Arabes» comme de personnalités civilisationnelles figées, c'est renouer avec le langage de la classification raciale européenne. Un peuple est déclaré ancien et politiquement mature, tandis que l'autre est décrit comme jeune, émotif et incapable d'organisation durable. Et surtout, ces identités sont perçues comme distinctes et séparées, plutôt que fluides et imbriquées.

Pourtant, cela n'a aucun sens. On peut être Arabe persan, tout comme on peut être Arabe chrétien, Arabe blond aux yeux bleus, Arabe noir, voire Arabe juif. Être arabe n'est ni une race ni une catégorie génétique. C'est une conception raciale coloniale européenne, profondément déconnectée de la réalité et datant d'il y a quatre siècles. Être arabe signifie avoir intériorisé et adopté la culture arabe, et la culture n'est pas un compartiment clos. On peut être arabisant tout en étant juif, persan, ou toute autre origine.

Classer les gens selon leur ethnie est le même mécanisme intellectuel qui servait autrefois à hiérarchiser les peuples de la région lorsque leurs terres étaient morcelées et accaparées.

Un anti-impérialiste qui adopte ce cadre de pensée n'échappe pas à la pensée impériale.

Sumud, Arabe algérien

Et puis il y a l'Algérie, un pays qui semble souvent plongé dans un silence gênant lors de ces discussions.

Les Algériens ont combattu la France pendant des années dans l'une des guerres de décolonisation les plus marquantes du XXe siècle. La France a répondu par des viols systématiques, la torture, des déplacements massifs de population, des châtements collectifs et une

violence inouïe contre les civils. Comme si les Israéliens s'inspiraient aujourd'hui de la stratégie française. La guerre a durablement terni l'image que la République française souhaitait projeter d'elle-même.

Et l'Algérie a gagné.

(<https://i0.wp.com/reseauinternational.net/wp-content/uploads/2026/08/image-1.jpeg?ssl=1>)

Djamila Boupacha est une ancienne résistante du Front de libération nationale algérien. Arrêtée en 1960 pour avoir tenté de faire exploser une bombe dans un café à Alger, ses aveux, obtenus sous la torture et le viol, ainsi que son procès, ont profondément marqué l'opinion publique française quant aux méthodes employées par l'armée française en Algérie.

L'Algérie a émergé de plus d'un siècle de domination coloniale et a bâti un État indépendant. Cet État n'est pas exempt de critiques, ni ne mérite d'être idéalisé. Ses institutions politiques, ses contradictions internes et son traitement de la dissidence doivent être examinés comme ceux de tout autre pays. Mais rien de tout cela n'efface un fait fondamental : l'Algérie a maintenu une politique étrangère d'une indépendance remarquable malgré des décennies de pressions économiques et diplomatiques.

Elle a refusé la normalisation de ses relations avec Israël. Elle a continué de soutenir les droits des Palestiniens au sein des instances internationales, même lorsque cela représente un véritable coût politique. Elle a entretenu des relations en Afrique (notamment avec Ibrahim Traoré) et au Moyen-Orient sans se soumettre à Paris ni à Washington.

Le Maroc, en revanche, a été bien plus facile à encenser pour les gouvernements et les médias occidentaux. Sa monarchie est présentée comme modernisatrice et pragmatique. Ses relations économiques avec la France et son alignement stratégique avec l'Europe sont perçus comme des signes de maturité. En 2020, il a normalisé ses relations avec Israël sous l'égide des États-Unis.

On parle beaucoup de la modération du Maroc. L'Algérie, elle, reçoit beaucoup moins d'attention.

Pourquoi ? Peut-être parce que l'Algérie perturbe le récit dominant. Il est difficile de soutenir que les Arabes sont naturellement incapables de résistance disciplinée ou de gouvernance autonome au vu de l'histoire de l'Algérie. L'Algérie est donc reléguée au second plan. Elle devient une exception, et même cette exception tombe dans l'oubli.

Racisme anti-arabe involontaire

Le portrait impérial de l'Arabe est resté étonnamment constant.

Les différentes époques exigeaient un langage légèrement différent, mais la fonction demeurait la même. Leurs défaites prouvaient leur infériorité, tandis que leurs victoires étaient dissociées de leur identité arabe et expliquées autrement.

Il est alarmant de constater que cette habitude se manifeste aujourd'hui chez ceux qui se considèrent comme des opposants à l'empire.

On entend souvent dire qu'il n'y avait aucune intention raciste. C'est peut-être vrai. Mais le racisme ne survit pas par l'intention. Il survit par la répétition involontaire, le réflexe et les catégories héritées que personne ne prend la peine d'examiner. Il n'est pas nécessaire de haïr consciemment les Arabes pour reproduire un cadre où l'arabité apparaît uniquement comme synonyme de corruption ou de défaite.

Des commentateurs qui comprennent parfaitement l'impérialisme occidental continuent d'utiliser le terme «Arabe» comme une insulte toute faite lorsqu'ils parlent des dirigeants compradores. Ils n'ont pas inventé cette association. Ils l'ont héritée. La question est de savoir s'ils sont prêts à affronter cet héritage.

Les Arabes ont résisté à l'empire. Ils y résistent encore aujourd'hui. Les Arabes palestiniens ont enduré des déplacements forcés, des sièges, des occupations et des violences de masse à répétition sans jamais disparaître. Les Arabes yéménites ont affronté la puissance militaire et financière conjuguée de l'Arabie saoudite, des Émirats arabes unis, des États-Unis et du Royaume-Uni sans se rendre. Les Arabes algériens ont bâti une république sur les ruines de l'un des projets coloniaux les plus systématiques de l'histoire moderne. Les Arabes libanais ont combattu, enterré leurs morts, reconstruit et combattu à nouveau.

Qualifier ces peuples de Palestiniens, Yéménites, Algériens ou Libanais n'est pas faux en soi. L'effacement commence lorsque le terme «Arabe» est utilisé dans chaque accusation, mais disparaît de tout récit de courage.

source : BettBeat Media (https://bettbeat.substack.com/p/how-anti-imperialists-copy-empires?utm_source=post-email-title&publication_id=437130&post_id=209224849&utm_campaign=email-post-title&isFreemail=false&r=kuh7y&triedRedirect=true&utm_medium=email) via Marie Claire Tellier (<https://marie-claire-tellier.over-blog.com/2026/07/comment-les-anti-imperialistes-copient-la-haine-anti-arabe-de-l-empire.html>)